Actualités du détail historique dans trois témoignages sur le nazisme

Dominique Dupart

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/elh/896>

DOI : 10.4000/elh.896

ISSN : 2492-7457

Éditeur

CNRS Éditions

Édition imprimée

Date de publication : 16 octobre 2009

Pagination : 59-67

ISBN : 978-2-35698-014-4

ISSN : 1967-7499

Référence électronique

Dominique Dupart, « Actualités du détail historique dans trois témoignages sur le nazisme », *Écrire l'histoire* [En ligne], 4 | 2009, mis en ligne le 16 octobre 2012, consulté le 23 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/elh/896> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/elh.896>

Actualités du détail historique dans trois témoignages sur le nazisme

L'inhibition mélancolique nous fait l'impression d'une énigme, parce que nous ne pouvons pas voir ce qui absorbe si complètement les malades.

Sigmund Freud,
« Deuil et mélancolie »
(1917) ¹

UN RÉCIT DU NAZISME peut-il être écrit à la première personne *et* néanmoins être l'ouvrage d'un historien ? Oui, si son détail évite l'écueil d'une actualité naturaliste stérile et s'il sait, ou peut, rendre compte de la mélancolie mortifère qui advint devant ce tour si étrange pris par la politique allemande aux yeux de ceux qui la subirent. Le détail historique doit transmettre l'énigme portée par les faits qui ont chosifié les êtres en les criminalisant, en les corrompant, et en les

tuant. En devenant clinique, le détail du récit historique ne fait alors pas l'actualité d'une *psyché* individuelle racontée à la première personne, mais il fait entendre l'incorporation de l'événement du nazisme dans les corps et le basculement inhérent de l'écriture qui en résulte. Il devient l'opérateur d'une transmission possible de l'histoire au nom et au moyen de la mélancolie.

« Je crois, en contant mon histoire apparemment privée et insignifiante, raconter l'Histoire – et peut-être même l'Histoire à venir ². » En exil en Angleterre, Sebastian Haffner écrit *Histoire d'un Allemand*. Nous sommes en 1939. L'éditeur Warburg lui avait commandé un récit qui témoignait de l'avènement du nazisme. Haffner était un jeune magistrat stagiaire à Berlin à l'époque où,

1. Sigmund Freud, « Deuil et mélancolie », dans *Métopsychoanalyse*, trad. Jean Laplanche et J.-B. Pontalis, Paris, Gallimard (Folio Essais), 2009, p. 149-150.
2. Sebastian Haffner, *Histoire d'un Allemand. Souvenirs (1914-1933)* [1^{re} éd. 2002], nouvelle édition augmentée, trad. Brigitte Hébert, Arles, Actes Sud (Babel), 2004 (*Geschichte eines Deutschen. Die Erinnerungen 1914-1933* [1^{re} éd. 2000], Stuttgart/Munich, Deutsche Verlags-Anstalt, 2003), p. 279.

décret après décret, violence après violence, l'espace politique des Juifs mais aussi, dans une moindre mesure, celui des opposants au régime et celui des individus comme vous et moi, le sien, s'est réduit au point de le contraindre à l'exil. Dans son livre, il raconte l'effondrement en Allemagne de la vie politique, sociale et psychique – bref de la vie elle-même. Il détaille ce qu'il appelle les « événements historiques » (p. 19), en micro-historien d'avant-garde théorisant réflexivement sa première personne et son choix d'un regard myope, intime et intériorisé : « Mon cas [...] permet fort bien d'évaluer ce qu'est aujourd'hui la situation de l'homme en Allemagne » (p. 18). Pas question pour lui de présenter un journal rétrospectif à la manière d'une Wibke Bruhns, qui vient de faire paraître la traduction française, sous le titre *Le Pays de mon père*³, de la chronique de sa famille prussienne, et nazie, pendant la même période. Pas question non plus pour lui de consigner des notes elliptiques, comme le fit Adam Czerniakow, président du Conseil juif de Varsovie, à partir de septembre 1939 dans ses *Carnets*, traces écrites de l'anéantissement progressif, puis radical au cours de l'été 1942, des habitants du ghetto⁴.

Dans ces trois textes, le détail historique fonde un témoignage sur le nazisme qui a spé-

cifiquement trait à la mélancolie. Un mal-être politique, la perte d'un idéal, de sa patrie, de la liberté peut aussi engendrer la mélancolie décrite par Freud⁵. Chez Haffner, le détail historique est profondément mélancolique. Il relève autant de la mélancolie qu'il l'engendre ou en rend compte avec puissance. Il témoigne d'un travail de deuil impossible face à l'objet perdu, d'ordre politique, humain, vital, deuil que pourtant il est seul en mesure de mettre en récit. Chez Czerniakow et Bruhns, au contraire, frappés l'un de stérilité, l'autre d'horreur, le détail historique fige l'actualité du nazisme. Il ne peut raconter le surinvestissement de l'idéal politique que Freud théorise à propos de toute mélancolie et définit partie comme révolte, rébellion contre l'épreuve de réalité, et partie comme un détachement nécessaire et inévitable de l'objet perdu⁶.

La contemporanéité des trois textes, *Histoire d'un Allemand*, les *Carnets* et *Le Pays de mon père*, est problématique. Ils se chevauchent en partie – de 1914 jusqu'en 1933, de 1939 à 1942, de la Première Guerre mondiale jusqu'aujourd'hui. Ils se prolongent aussi, reconstituant texte après texte, à la première personne, une mémoire historique qui se *densifie* à des hauteurs variables. En France, tous les trois appartiennent à une actualité édit-

3. Wibke Bruhns, *Le Pays de mon père. Histoire d'une famille dans la tourmente du nazisme*, trad. Daniel Mirsky, Paris, Les Arènes, 2009 (*Meines Vaters Land. Geschichte einer deutschen Familie*, Berlin, Econ Verlag, 2004).

4. Adam Czerniakow, *Carnets du ghetto de Varsovie, 6 septembre 1939-23 juillet 1942*, trad. Jacques Burko, Maria Elster, Jean-Charles Szurek, Paris, La Découverte, 2003 [1^{re} éd. 1996].

5. S. Freud, *op. cit.*, p. 146.

6. *Ibid.*, p. 148.

riale qui transmet, par contrecoup de traduction, un passé qui fut aussi celui de beaucoup d'hommes et de femmes de langue française, le nôtre.

Czerniakow écrit son journal du 6 septembre 1939 au 23 juillet 1942. Le texte est traduit en français en 1996. Cette traduction et, d'abord, la découverte elle-même du texte sont de date si tardive que celle-ci fait l'objet d'une réflexion dans la postface de Jean-Charles Szurek (p. 270-271). Le récit de Wibke Bruhns, en revanche, publié en Allemagne en 2004, paraît en France dès 2009. Les dates parlent d'elles-mêmes. Mémoires, le récit historique est publié et traduit rapidement. Wibke Bruhns écrit pour rendre hommage à son père, nazi racheté par sa participation à la conjuration du 20 juillet 1944 contre Hitler. Elle raconte ainsi un mouvement historique circonscrit et apprivoisé. Le journal de Czerniakow, lui, n'a pas été écrit en mémoire du passé, mais en résistance au présent. Pour cette raison, se refusant sans doute à l'entendement de ceux qui l'ont lu, il a résisté longuement à la publication, et à la traduction.

Les dates de publication et de traduction sont un bon critère d'évaluation de l'intensité du détail. Historique chez Czerniakow, le détail est seulement d'actualité chez Bruhns. Bruhns parle en femme d'aujourd'hui. Sous sa plume, le détail est moins distant. Il se fonde. Il s'intègre dans le contexte général de notre perception. Il transmet le passé au filtre du présent. Il est *actuel*. Le détail historique, au contraire, refuse la capture éviden-

te du temps. Les *Carnets* de Czerniakow sont historiquement inactuels. Ils témoignent d'un temps unique qu'il est impossible de faire coïncider avec le nôtre. Chaque détail donné par Czerniakow sur l'extermination des Juifs désigne cette impossible coïncidence de l'histoire et de l'actualité.

Mort en 1999, Haffner n'a pourtant jamais poursuivi le récit qui lui avait été commandé en 1939, si bien que celui-ci ignore l'extermination. Ce récit peut aussi être relié à une constellation psychique reconnue (la révolte intime d'Haffner), là où les *Carnets* de Czerniakow sont interrompus par son suicide. Mais (à la différence de Bruhns) Haffner opère également une mise à distance paradoxale, historique, de notre actualité perceptive. Son texte est à la fois contemporain de l'événement historique, ou presque (il est écrit en 1939), et publié très tardivement en Allemagne (en 2000), ce qui le rapproche des *Carnets*. Écrit à distance de l'extermination, *Histoire d'un Allemand* fait entendre la singularité psychique d'un temps historique qui aurait pu être le nôtre si, comme son auteur, nous avions été des non-Juifs en Allemagne pendant les années 1930. Le détail historique selon Haffner est bien mnésique et actuel, comme chez Bruhns, mais il résiste à la capture d'un présent qui se nazifie totalement sous les yeux de son témoin. Il transmet par conséquent la mélancolie d'une actualité historicisée en raison du nazisme. Czerniakow transmet lui aussi cette mélancolie, mais avec une intensité telle qu'elle engendre un effondrement du principe

même d'actualité. L'actualité du détail historique semble, avec ces deux textes, osciller entre le désir d'exposer une mélancolie historique et historique (Haffner) et l'impossibilité de la décrire, de l'expliquer (Czerniakow).

Le détail clinique

Wibke Bruhns est seulement la fille de son père, qui fut condamné à la pendaison par le tribunal du peuple nazi. « Je sais qui sont ces gens. Mais je ne les connais pas » (p. 10). Telle est la formule liminaire d'une narratrice de deuxième main. Le détail dans son récit s'oublie. Quelque chose du récit meurt sans doute avec lui, mais quoi? On apprend en lisant Bruhns qu'il y a du « ragoût de lapin au chou rouge » le 4 janvier 1943, la veille des noces de Bernhard Klamroth. Bernhard Klamroth est un cousin du père de la narratrice, un des conjurés de premier ordre qui, lui aussi, a fini pendu. À la suite, on apprend que « la seule chose qu'il n'y a pas, c'est du café, les convives boivent de la chicorée, mais préparée dans la bouilloire en argent d'Else [la mère de la narratrice] » (p. 365).

Haffner, lui, réfléchit plutôt sur son refus d'aborder la topique alimentaire. Les Allemands ne se révoltent pas, écrit-il, par peur d'être identifiés à celui qui quémante un supplément de soupe (p. 38). Pour le dire vite, on a l'habitude de

l'assiette vide en Allemagne. Au camp d'embri-gadement, camp auquel Haffner doit participer pour obtenir son diplôme de juriste, un camarade est battu parce qu'il s'est réservé un supplément de beurre (p. 425). Quel sort lui aurait-il été réservé s'il avait refusé de dire *Heil Hitler*? Exemplairement, quand son père s'humilie à embrasser les idéaux nazis en remplissant un formulaire qui doit l'autoriser à percevoir sa retraite, Haffner raconte l'impossibilité de s'alimenter qui s'ensuit :

À peine s'était-il réinstallé à son bureau qu'il se leva brusquement, en proie à des vomissements spasmodiques. Durant deux ou trois jours, il ne put ni avaler, ni garder quoi que ce fût. Son corps entamait une grève de la faim dont il mourrait deux ans plus tard, d'une mort terrible et lamentable. (p. 353)

Le détail clinique substitué au détail culinaire fonde la possibilité du récit mélancolique.

Si la vie psychique possède une économie d'entrées et de sorties qui provoque l'effondrement des corps, elle échappe chez Haffner aux procédés d'extermination totale. Pas chez Czerniakow. Chez Czerniakow, elle aussi est l'objet d'une liquidation. Czerniakow prend note des suicides dans le ghetto et des « effondrements » psychiques dont il est sans cesse témoin ⁷. Il fait également à plusieurs reprises observer aux autorités qu'il est contre-productif de laisser s'affaïsser psychique-

7. A. Czerniakow, *op. cit.*, 18 IV 42, p. 234 : « J'ai souligné la panique répandue – et que la vie économique risquait de s'arrêter par suite d'un *effondrement* psychique. » C'est nous qui soulignons.

ment la population du ghetto⁸. Mais ces détails mentionnés restent lettres mortes, traces écrites, ténues, *extraites* de l'extermination. Ils ne cristallisent pas. En rien naturalistes, ils sont les indices d'une décoordination totale qui ne cesse d'advenir, jour après jour, entre réalité et histoire. Le 28 septembre 1939, « dans la rue les passants découpent des morceaux de viande des chevaux tombés » (p. 9). À cette date pourtant, le ghetto n'est pas formé. Les détails deviennent chez Czerniakow des *riens*, entre être et néant – étymologiquement : *res*, *rem*, « la chose », en latin –, à mesure que le dysfonctionnement les aligne dans les *Carnets*. Morceau de viande de cheval découpé et englouti sous les bombardements allemands, puis morceau de viande humaine – la fesse d'un enfant mort entamée par sa propre mère (20 II 42, p. 220) – quand le ghetto fait plus qu'affamer les Juifs et les détruit. Le détail trempe jusque dans cette destruction-là, jusque dans la disparition de toute décence narrative, jusque dans l'évacuation du récit, même quand l'extermination s'avère seulement sur le territoire de la clinique. Ou plutôt – car une phrase suffit pour faire récit – le récit clinique est là, mais il n'est d'aucune actualité possible. L'amplification autour du *détail* n'est pas possible. Pas de *copia* historique sur l'extermination dans Czerniakow. Le seul régime narratif possible est celui de la brève-té singulière, étrange. Les détails chez Czerniakow

ne sont pas l'objet d'une sublimation narrative et linguistique. Ils sont ainsi souvent accolés à des fragments d'extériorité fictionnelle : citations de titres, références culturelles, extraits d'œuvres littéraires, autres instruments d'inactualisation de l'histoire qui tue les Juifs.

Le détail mélancolique

En faisant l'épreuve de la perte de son espace politique, Haffner cristallise à l'opposé son récit autour de détails historiques – date, décret, événement circonscrit – élevés par lui au rang de formules linguistiques exemplaires d'un effondrement psychique. Ces formules sont autant d'étapes d'un deuil politique impossible pendant les années 1930 en Allemagne.

Le 13 octobre 1933, alors qu'il vient d'arriver au camp d'« éducation idéologique », Haffner entend à la radio la proclamation de la candidature d'un parti unique pour les élections (p. 391). Dans son récit, il s'attarde sur les circonstances de la promulgation des décrets qui dévitalisent l'espace politique. La nouvelle interrompt le programme musical (« des marches, comme d'habitude »). La voix du speaker, son ton, son timbre sont mentionnés. Haffner raconte aussi la cérémonie autour du discours d'Hitler qu'il est sommé d'entendre en présence des collègues avec lesquels il est embrigadé dans le camp d'endoctrinement. Ce jour-

8. À propos du rétrécissement du ghetto : « La panique ainsi créée dans la population la démoralise, freine la vie économique et provoque des *dépressions psychiques*. » (*ibid.*, 18 IX 41, p. 182) ; « J'ai invoqué son rôle historique [au *Kommissar*] et sa responsabilité. [...] *L'état tragique des esprits*, la logique des mesures officielles. » (*ibid.*, 21 IX 41, p. 197). C'est nous qui soulignons.

là précisément, Haffner réussit à arracher à son partenaire aux échecs une précision grammaticale et sémantique qui ouvre la perspective d'un front commun possible contre les violeurs de la constitution :

- Tout le paquet d'un coup, n'est-ce pas ?
- Oui, dit Burkard, le nez sur l'échiquier. Les nazis n'en font jamais moins. Ah ! Trahi ! Démasqué ! Il avait dit « les nazis ». Quand on disait « les nazis », on n'en était pas. On pouvait parler avec lui.
- Je crois quand même que cette fois cela ne marchera pas, commençai-je, avec ardeur. Mais il me lança un regard d'incompréhension totale. Sans doute regrettait-il sa remarque.
- Difficile à dire, enchaîna-t-il. Je crois que vous allez perdre votre fou. (p. 393-394)

Burkard n'en dira pas plus. « Je crois que vous allez perdre votre fou... » Le joueur d'échecs parle à double sens. À son déni effrayé, le narrateur substitue sa mélancolie :

Les occupants des autres tables soufflaient en silence la fumée de leurs cigarettes, et leurs visages inexpressifs en disaient long. Pourtant, il y aurait eu bien des choses à faire remarquer ! J'étais malade de sentiments contradictoires. (p. 392)

Le détail historique – la date du 13 octobre 1933 – est simultanément consumé et amplifié en une double formule suggestive. Il devient un détail linguistique qui intériorise le viol de la constitution et une phrase anodine, détail de jeu

d'échecs, qui dit la conséquence psychique possible de l'effondrement du politique : la folie.

À cette date cruciale du 13 octobre 1933, Bruhns, elle, ne trouve aucune entrée dans les carnets de son père. Elle s'en étonne. Pour combler ce vide, que fait-elle ? Elle cite... Haffner⁹. Jamais Bruhns n'est aussi pertinente que lorsqu'un détail historique lui manque et que son récit s'engloutit dans une béance narrative inhérente au témoignage de seconde main. Une fois la conjuration du 20 juillet éventée, son père est pendu. Tous les hommes de la famille sont châtiés. Son frère Jochen, âgé de dix-neuf ans, est exclu de la Wehrmacht en août 1944. Il est « envoyé dans le bataillon disciplinaire 999, une unité composée d'un mélange hétéroclite de criminels et de déserteurs, qui fut employée pour des missions dont mon frère ne peut toujours pas parler aujourd'hui » (p. 427). Les deux récits, celui de Bruhns et celui d'Haffner, modulent d'un détail l'impuissance de la psyché à faire l'épreuve de la réalité politique. Jochen ne peut raconter le bataillon 999, tandis qu'Haffner raconte ce qui peut seulement affleurer à la surface des visages et des discours anodins le jour du 13 octobre 1933. Chaque fois, le chiffre précise les coordonnées d'un événement dont l'épaisseur historique est proportionnelle au silence mélancolique qu'il entraîne.

9. W. Bruhns, *op. cit.*, p. 287.

Le détail incorporé

Czerniakow et Haffner, en égrenant les détails de leur effondrement et de celui de la communauté juive, tentent l'un et l'autre d'évaluer l'intensité de l'événement historique. Czerniakow mentionne une souffrance qu'il évalue en termes d'ancienneté :

Gepner m'a demandé aujourd'hui où je puise l'équilibre et la maîtrise de soi. C'est le résultat de mon enfance difficile et des conditions d'existence dans la maison familiale. J'y ai appris à souffrir. (8 VII 1940, p. 93)

La référence au passé semble mesurer un terrain psychique propice à l'incorporation de la souffrance, à moins que la vie dans le ghetto ne soit telle qu'elle ne s'enfonce profondément dans l'être en remontant dans les arcanes les plus anciens de la psyché. Haffner, lui, théorise son projet d'écriture en affirmant qu'il souhaite évaluer la « différence d'intensité » (p. 21) qui affecte la nébuleuse des événements historiques advenus autour de la nomination d'Hitler au poste de chancelier.

Il peut arriver qu'un « événement historique » ne laisse presque pas de trace dans la réalité vraie, c'est-à-dire dans la vie la plus authentique, la plus intime de l'individu. Il peut, au contraire, la ravager jusqu'à n'en rien laisser intact. L'historiographie traditionnelle ne permet pas de faire la distinction. (p. 20)

L'événement historique, pour Haffner, s'évalue à sa transformation en « substance de mélanco-

lie » dans l'individu qui le subit – l'expression est de Michel Leiris dans *L'Âge d'homme*¹⁰. Le degré d'intensité d'un événement historique se mesure à sa force d'incorporation dans l'être, à son degré de pénétration en lui. Quand l'incorporation est totale, l'être entier bascule et s'effondre. Czerniakow est-il assez résistant, en raison de son enfance, pour survivre à l'hécatombe des enfants dans les rues du ghetto – jusqu'à son suicide ? Ou sa remarque est-elle l'indice de son identification mélancolique à ceux-là ?

Le détail clinique et le détail mélancolique renouvellent la mesure narrative de l'Histoire en tant que science historique. Ils incarnent dans la formule, dans la répartition dialoguée, ou même dans la métaphore clichéique la chosification des êtres advenue sur le double plan du politique et du psychique. Le détail incorporé est celui qui raconte l'incorporation de l'événement dans l'être et qui, conjointement, incarne narrativement – je suis presque tentée d'écrire, *fictionnellement* – cette incorporation mortifère. Ce que raconte Haffner, c'est bien sa chosification progressive advenue à partir de la purge du *Kammergericht* de Berlin de ses magistrats juifs, le jour du vendredi 31 mars 1933, et lors de son séjour en camp de rééducation. À plusieurs reprises, la métaphore du *pion* « que les joueurs d'échecs poussent, laissent en plan, sacrifient et massacrent » (p. 274) indique à quelle dé-

10. Michel Leiris, *L'Âge d'homme* [1939], Paris, Gallimard (Folio), 1973, p. 155.

sincarnation l'intensité de l'événement historique vécu dans la psyché et dans la chair peut conduire. La « personne fortuite et privée », l'individu moyen, vous, moi, dont Haffner se déclare l'historien (p. 273) est alors dégradé au rang de corps souffrant, bégayant, dissocié, à l'image du mélancolique dont Freud a fait le portrait sur le modèle d'*Hamlet*. « L'ombre de l'objet tomba ainsi sur le moi qui put alors être jugé par une instance particulière comme un objet, comme l'objet abandonné », écrit Freud (p. 156), montrant à quel point la haine de soi éprouvée par le mélancolique est le résultat d'une intériorisation de l'objet perdu dans sa propre personne. Haffner s'assimile et raconte son assimilation, au moyen du détail, à l'objet perdu – la liberté politique, la dignité humaine, etc. : c'est ce que nous appelons l'incorporation. Ainsi, le 31 mars 1933, s'entend-il avec horreur répondre « oui » à la question d'un SA sur son identité aryenne, alors qu'on purge le *Kammergericht* :

Quant à moi, le sang me monta aux joues. Un instant trop tard, je ressentis ma honte, ma défaite. J'avais répondu « oui ». Bon, d'accord, j'étais aryen. Je n'avais pas menti. J'avais seulement permis une chose bien plus grave. Quelle humiliation, que de répondre consciencieusement, au premier venu qui me le demandait, que j'étais aryen – ce à quoi je n'attachais d'ailleurs aucune valeur. (p. 225-226)

Ce n'est pourtant qu'un seul mot, un *oui* – un rien. Et c'est déjà compromettre son être avec les bourreaux que d'énoncer ce qui était alors une vérité biologique. Avec ce détail du *oui* obligé, inévita-

ble, on comprend l'impossibilité d'échapper à la chosification engagée par le nazisme, à moins de basculer dans un ordre héroïque. Ce *oui* assimile celui qui le prononce à l'action de la perte qu'il déplore tout en l'accomplissant : le cercle se referme sur l'individu moyen, l'homme dégradé au rang de pion. À l'extérieur du camp de rééducation, Haffner marche en colonne, brassard à la croix gammée au bras, drapeau nazi parfois devant... Il observe alors avec horreur les passants fuyant devant lui pour éviter de devoir saluer le drapeau, comme lui-même fuyait autrefois, quand il n'était pas contraint de parader. Haffner impose le drapeau aux passants comme il l'imposerait à un autre moi, un moi dissocié, mélancolique, autodestructif, artisan de sa propre suffocation politique (p. 380-381).

L'Histoire avec sa grande hache est indissociable du récit à la première personne, qui n'a pas seulement vocation testimoniale mais aussi historique. La science historique ne peut se passer des détails inhérents à la narration de la mélancolie politique qui saisit l'autobiographe et les personnages qu'il croise. Quand Haffner raconte au moyen du détail incorporé – ce qui manque, on l'a vu, pour des raisons fort différentes aux récits de Bruhns et Czerniakow –, il remplit au mieux son programme d'historien. Haffner délègue ainsi le récit du massacre des ouvriers perpétré en mars 1920, à l'occasion du putsch de Kapp, à un ancien des corps francs qui y a lui-même participé. Les corps francs sont évoqués comme des

éléments de la préhistoire du nazisme pendant l'agonie de la République, et l'homme que fait témoigner Haffner paraît à distance autant un double de lui-même qu'un ancêtre du frère de Bruhns, Jochen, qui, aujourd'hui encore, ne peut parler des crimes de guerre commis par son bataillon disciplinaire.

« C'était la fleur de la jeunesse ouvrière », répétait-il avec une mélancolie pensive. C'était manifestement la formule qui résumait ces événements dans sa mémoire. « Des garçons courageux, en partie, poursuivait-il sur un ton approbateur. Pas comme en 1919 à Munich, où il n'y avait que des filous, des juifs et des fainéants qui ne m'inspiraient pas la moindre pitié. Mais en 1920 dans la Ruhr, c'était vraiment la fleur de la jeunesse ouvrière. J'étais vraiment désolé pour certains d'entre eux. Mais c'étaient des têtes de bois, ils ne nous laissaient pas le choix, il fallait bien qu'on les fusille. [...] Alors bon, il n'y avait plus rien à faire, il a bien fallu les fusiller, douzaine par douzaine. Le soir, notre colonel a dit qu'il n'avait jamais été aussi profondément navré. Oui, c'était bien la fleur de la jeunesse ouvrière, qui est tombée dans la Ruhr en 1920. (p. 68-69)

Un beau fragment monologique. *C'était la fleur de la jeunesse* est le cliché qui bégaye le crime. Les justifications pragmatiques, l'évocation des circonstances, les tentatives pour éviter le massacre, les remords de son colonel..., rien n'évite le cliché figé étrangement l'épouvante dans un sentimentalisme désuet. *La fleur de la jeunesse* coagule une stase mélancolique, celle du massacreur en-

chaîné à son propre massacre, et celle de son interlocuteur, Haffner, qui campe en face, exemplairement, l'être dissocié, scindé en deux par l'histoire et sa tentative pour en témoigner. Le discours du massacreur est tenu par un pion chosifié qui tente de revenir à une humanité antérieure et perdue au moyen d'une pauvre formule. Il résonne aussi du basculement même de l'être dans le crime au moyen de la saisie paradoxale opérée par le cliché. *La fleur de la jeunesse* est l'expression qui condamne le massacre tout en en délivrant le relief le plus morbide. Le détail incarne l'incorporation mélancolique du massacreur aux êtres massacrés, dont le portrait héroïque qui affleure au centre du témoignage – le refus de la compromission et de la trahison – finit par légitimer le massacre même. D'un détail, Haffner actualise historiquement une histoire qui échappe à Bruhns. Il actualise aussi la mélancolie intime qu'elle provoque chez ses sujets, même les moins recommandables, mais à laquelle ni Czerniakow ni les siens n'échappent plus tard, puisqu'au rang de cliché « [les] juifs, [les] filous et [les] fainéants » ne peuvent pas même prétendre. Le détail historique chez Haffner opère une catharsis lacunaire, bancale, de la mélancolie politique originée dans le nazisme. Il dévoile, si ce n'est son énigme entière – soustraite à nos yeux par essence en raison de sa nature historique –, du moins son travail étrange, mortifère sur les êtres.